

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 48

Artikel: Le feuilleton : comment Silas devint dompteur : page d'histoire : [1ère partie]
Autor: Meunier, Prosper
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222910>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTRE LA SCIATIQUE

A. M. Aimé Schabzigre, à Berne.

LORS du dernier voyage de Monsieur votre fils au Pays de Vaud, j'ai eu le très grand honneur de faire sa connaissance. Votre famille m'étant depuis longtemps connue, je lui ai demandé des nouvelles de votre santé et il m'a informé que très souvent vous souffriez de ce mal perfide qu'on nomme sciatique. Connaissant un remède infailible, je me suis empressé de lui fournir gratuitement le moyen de vous guérir en portant journellement — de nuit ce n'est pas nécessaire — trois marrons dans une de vos poches de pantalon, la gauche étant préférable. Il paraîtrait que vous en avez fait l'essai durant trois heures, puis vous avez senti une piquée de sciatique ou de rhumatisme et immédiatement vous avez jeté les trois marrons dans l'Aar en méditant affreusement, on prétend même qu'il y eut des jurons prononcés contre ceux qui utilisaient ces remèdes très simples à la portée de riches et pauvres et ceux qui les ordonnaient.

Monsieur, je me permets de vous écrire que cela m'a froissé grandement et qu'il vous manque très probablement une des vertus les plus nécessaires dans la vie de chacun : la patience. Je le répète, trois marrons pas trop gros — ils ne doivent pas peser plus de 11 gr. chacun — donnent un excellent résultat dans un temps indéterminé. Je comprendrais votre peu de foi dans la science médicale, déjà si je vous avais ordonné de les ramasser une nuit de clair de lune dans un cimetière et avec une chemise pour tout vêtement, vous eussiez pu alors me traiter de médecin des ânes, ainsi que vous l'avez fait dans votre emportement intempestif. Nombreux sont ceux qui ont eu la foi et qui sont maintenant guéris de ce mal sournois qu'on disait sans remède ; votre ami, M. Nicolas, pourrait en témoigner avec joie.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous présenter mes respects ainsi qu'à votre famille.

Dr Julius.



COMMENT SILAS DEVINT DOMPTEUR

Page d'histoire.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUF fois sur cent, l'histoire est plus vibrante que la légende, tout en demeurant aussi invraisemblable.

Lorsque le dompteur Silas Bolomey défrayait encore les causeries du soir et les cancans de pinte, des bruits étranges couraient sur la façon extraordinaire dont ses débuts dans la vie « artistique » s'étaient effectués.

D'aucuns prétendaient même l'avoir vu entrer pour la première fois dans la cage d'un fauve et cela, vraiment, pour obéir à l'ordre d'un employé lui enjoignant de « laver le mufle du lion ». La chose était drôle, pas banale ; nombre de braves gens crurent, sans autre cet amusant racontar. Et, cependant, combien plus jolie est la vérité vraie !

Aujourd'hui que Silas, retiré dans un ravissant cottage au-dessus de Lausanne, il songe philosophiquement aux gloires passées — non sans amertume quelquefois — il n'est pas indiscret de conter, en quelques pages, les « premiers pas » de cet homme étrange qui déclina, avec un doux orgueil, devant des publics divers, ses qualités de citoyen vaudois, bourgeois de Lutry... et cela en patois, mesdames et messieurs.

I

Le père Bolomey, ancien tambour-major au service étranger, avait eu fort à faire à élever ses garçons, car les quatre gaillards bien râblés, bien portants, ne boudaient ni à la table ni à l'ouvrage. Ils « travaillaient la vigne » et donnaient de ru-

des coups de collier quand il s'agissait des grosses et rapides besognes.

Mais le « major » n'avait point assez de terres pour occuper ces bras et nourrir ces hommes. Le cadet, Silas, fut mis en apprentissage chez un cordonnier.

C'était un garçon assez déluré que ce Silas, et les filles du village — des grand'mères maintenant — se rappellent encore les frasques de leur camarade. Avec ça, une jolie frimousse éveillée, claire, de ces figures qui sont, dans la vie, comme un passeport visé et paraphé.

— Il fera son chemin, disaient les vieux.

Mais ils étaient alors bien loin de croire que l'apprenti cordonnier quitterait un beau jour le lignu, le cuir et la colle de Vienne pour boxer avec les lions ou danser la malaisée avec les tigres.

Son apprentissage achevé, Silas annonça son prochain départ. Il voulait, tout comme un autre, faire son tour de France et ajouter au ragout paternel — devenu quelque peu fade — une ou deux tranches de vache enragée.

Oh ! l'avenir ne l'effrayait guère et l'imprévu ne l'épouvantait pas. Vingt ans, l'estomac et les reins solides, des mains habiles au bout de bras robustes, une cervelle en bon état et du courage au labeur, que faut-il de plus ?

Et si le gars possède encore dans le coin de son mouchoir « une paire d'écus » trébuchants et sonnants — de ces beaux brabants qui roulaient encore dans le pays de Vaud — le monde n'est pour lui ni trop grand, ni trop aride.

Ainsi fut pour Silas.

Les brabants n'étaient pas nombreux, mais le balluchon contenait, par contre, un trousseau bien conditionné, un complet de milaine « fait à la crue » dame, à vingt ans, on peut encore grandir — de bonnes chemises en toile rude, tissus solide de ménage, et surtout — ce dont le garçon était très fier — deux magnifiques paires de bottes neuves, chef-d'œuvre du propriétaire.

Quant au bâton indispensable à tout gai compagnon, Silas ne se rappelle pas s'il était de cornouiller ou de chêne, mais, dans tous les cas, c'était « une rude crosse ».

Il avait un but, un rêve : Paris. Certes, il comprenait bien que la réalisation de ce désir ne serait pas facile, et il ne se faisait guère d'illusion sur la longueur d'un pareil voyage. Mais dans la grand'ville, le jeune homme possédait un sien cousin, cordonnier comme lui, et il ne désespérait pas de le rejoindre un jour ou l'autre.

En attendant, il fallait accomplir en Suisse un voyage circulaire, pour se « dégrossir un peu » et ramasser quelques sous — doubler ou tripler le petit capital — avant de prendre la route de France.

Le compagnon quitta Lutry sans grand regret pour se mettre en chemin au gré de son propre caprice et des circonstances.

Or, les choses sont bizarres en notre vie humaine, elles sont bizarres, elles apparaissent décousues, presque opposées, contradictoires ; l'ensemble seul montre la succession, l'enchaînement indéniable, l'intelligence du tout...

Ainsi, le voyageur, dont le but était Paris, s'achemina presque inconsciemment, comme poussé par une fatalité très douce, mais très puissante, vers l'orient de la Suisse.

Après de courts séjours à Fribourg, à Berne, en Argovie, etc., il débarqua un beau matin sur le quai de la Limmat, en plein Zurich.

Et il n'était pas gai, ce bon Silas, en mettant pied sur terre zurichoise. Les fonds avaient singulièrement baissé et les écus trébuchants et sonnants étaient passés à l'état légendaire. Ils avaient vécu.

A tout prix, il fallait trouver de l'embauche, chose difficile pour un jeune gars ignorant l'allemand et quelque peu dépaycé par la nouveauté des mœurs et l'allure un peu fatigante de la vie en une grande cité.

Ainsi, deux ou trois jours s'écoulaient avant que le compagnon pût enfin s'asseoir sur le ta-

bouret de cuir et battre la semelle ; ce ne furent pas des journées joyeuses, et la faim chanta aux oreilles du pauvre diable, en ces heures très longues une cantilène mélancolique dont la mélodie était peu récréatrice...

Mais, tout passe, et, un camarade aidant, Silas trouva son affaire chez un petit schuster de la Marktgasse.

C'était l'existence assurée, et, peut-être, un premier pas vers Paris.

L'ennui, cependant, faisait de ce séjour en Suisse allemande une villégiature assez triste. Silas, ignorant absolument la langue, employait ses instants de loisir à se promener le long des quais, regardant le lac et le fleuve, ce lac qui lui rappelait — oh ! par un à peu près bien faible — l'étendue azurée et superbe du Léman, et lui donnait en réminiscence, la douce hantise des Alpes, avec leurs déchirures, leurs crêtes, les neigeuses combes... Il restait là des heures, le soir, à écouter distraitemment, le chant de la vague déferlante et le souffle rythmée et nuancée de la brise. Mais l'illusion n'était pas complète et la masse sombre de l'Uetliberg — allongé ainsi qu'une gigantesque et peu élégante limace — évoquait sans certitude le panorama tourmenté des montagnes savoisiennes.

Ainsi le heimweh tenace et persistant, s'implantait progressivement en l'âme très neuve de l'ouvrier.

(A suivre).

Prosper Meunier.

La Patrie Suisse. — Les portraits de l'abbé Bovet, le populaire compositeur fribourgeois dont on vient de fêter le cinquantenaire : du compositeur soleurois Edmond Wyss, décédé le 24 octobre ; du compositeur bâlois Hans Münch ; des colonels-divisionnaires E. Favre et A. Rilliet ; de Robert Bory et Paul Chavan, les organisateurs du Festival genevois ; des actualités : les obsèques du colonel instr. Othmar Schmidt ; des scènes du cours de répétition de la brigade d'infanterie 2 ; le culte militaire catholique célébré par le capitaine-aumônier Joz-Roland, dans le temple protestant de La Sarraz la remise du drapeau du régiment genevois, le 2 novembre ; des exercices hippiques des cosaques ; une vue de l'église de Diesse (Jura bernois) ; des reproductions de tableaux figurant à l'exposition munichoise de Bâle ; la page humoristique. Voilà le riche et varié sommaire du No 1017 (5 novembre) de la « Patrie Suisse ». J. N.

Bonne idée. — Juju est présenté à un fondeur en caractères d'imprimerie.

— Vous êtes fondeur de caractères ?
— Oui, monsieur, je suis fondeur en caractères.
— Eh bien ! combien cela coûterait-il pour refondre celui de ma femme ?

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

AMEUBLEMENTS

**RICHER ET COURANTS
AINSI QUE LES MODELES
EXPOSES AU COMPTOIR
Petits meubles et lampadaires
CRINS — PLUMES et DUVETS**

ADDY

RUE DE LA TOUR, 41 — LAUSANNE

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois.